

Valréaz eut un léger tressaillement.

—André Morrière, répéta-t-il, en effet, je le connais...

—C'est un bon garçon, reprit Siméon qui ne remarqua pas l'hésitation de Georges, un bon fils, car bien jeune il a travaillé pour sa mère... Il vient de temps en temps voir Lory, il apporte ou envoie du poisson à la ferme pour elle, et je me souviens que ce pauvre Périn me disait peu de temps avant d'aller faire le grand voyage.

"Ami Siméon, j'ai plus d'un regret en partant; le premier de tous, c'est de quitter ma Lory, puis de partir sans avoir pu récompenser le brave garçon qui l'a retirée de la mer; si j'avais de la richesse, je lui aurais certainement fait sa part."

"Il ne vous demande rien, que je lui répondais."

"Non, mais justement parce qu'il est fier et courageux, parce qu'il se débat bravement contre la misère, je voudrais pouvoir lui aplanir un peu les aridités de l'existence, la vie des pêcheurs est rude, ils n'arrivent guère à donner l'aisance à ceux qu'ils aiment, à moins qu'on ne leur aide un brin."

Tout en parlant, les deux hommes étaient arrivés à la ferme.

Une demi-heure plus tard, Valréaz était en selle et reprenait au galop la route qu'il avait suivie le matin.

VIII

Georges de Valréaz arriva le premier au rendez-vous, à Port-Lucette.

Il était sombre, pensif, une tendre mélancolie baignait ses yeux, qui étaient très beaux et lui donnait un charme de plus.

Il s'assit au penchant de la falaise et resta longtemps dans une attitude méditative, le regard perdu vers l'immensité de la mer.

Les premières étoiles se levaient dans le ciel quand Marielle arriva, essouffée et tremblante, toute rose de la course rapide qu'elle venait de faire.

—Je vous ai fait attendre, dit-elle, mais

je n'ai pas voulu m'éloigner avant que mère Michelette ne soit endormie.

Et elle ajouta:

—Je ne vais pas rester longtemps, car c'est très mal ce que je fais là... je n'aurais pas dû venir... mais j'ai eu peur de vous faire trop de peine... vous semblez attacher un si grand prix à ce rendez-vous...

Georges lui avait pris les mains avec tendresse, et doucement, à petits pas il la conduisit à l'abri de la maisonnette.

Il la fit asseoir sur un tertre de gazon et s'assit à ses pieds.

S'il eut levé les yeux vers le haut de la petite maisonnette qu'il croyait inhabitée, il eût aperçu à l'étroite lucarne, une tête d'homme dont les yeux brillaient d'une sombre résolution et dont la main était armée d'un gros pistolet à deux coups.

Quoique vieille et ancienne, cette arme n'en était pas moins dangereuse dans une main adroite et robuste comme celle d'André Morrière.

—Marielle, dit Georges gravement, je vous avais attirée ici, loin de tous, pour vous dire combien je vous aimais, et pour vous faire des serments mensongers.

—Que voulez-vous dire, fit la jeune fille en se reculant un peu.

—Remettez-vous, chère enfant, et causons comme de vieux amis... vous me croyez votre ami, n'est-ce pas? demanda-t-il, lui reprenant la main.

—Si je le crois, répartit la fillette avec un sourire, serais-je ici sans cela... tenez ma présence à cette heure du soir, en ce lieu isolé, vous dit-il, mieux que des paroles, toute votre influence, car elle prouve que votre volonté est ma foi et que les autres amitiés n'ont plus de pouvoir sur moi... Je ne trouve pas comme vous des mots pour vous dire que je vous aime; ce que je sais seulement, c'est que je donnerais ma vie pour vous épargner une douleur, un chagrin...

—Pauvre Marielle! soupira Valréaz dont les joues pâlirent et dont les yeux se mouillèrent.

—Eh bien! fit-elle avec un sourire espiègle, c'est tout ce que vous trouvez à me répondre, vous qui me parlez avec tant